

VIII.

DERNIERS ÉCRITS THÉOLOGIQUES DE STRAUSS.

Strauss avait suivi naturellement avec une grande attention le développement de l'école de Tubingue, dont sa *Vie de Jésus* avait amené la naissance. Pendant qu'elle publiait ses premières productions, il avait répondu à quelques-unes des objections qu'on avait formulées contre son système mythique et donné de nouvelles éditions de son livre, où il avait atténué plusieurs de ses affirmations. Il s'était efforcé de montrer au dehors un grand calme et de discuter, contre ses adversaires, avec cette froideur et cette sécheresse qui sont un des traits caractéristiques de sa *Vie de Jésus*. Cette impassibilité apparente avait profondément surpris, lors de l'apparition de ce livre, la plupart de ses lecteurs, qui s'attendaient à trouver dans l'expression de négations si audacieuses la passion et la fougue de Samuel Reimarus dans son *Apologie*. Strauss sentait cependant vivement à l'intérieur la contradiction et il en a laissé depuis percer quelque chose, en racontant, dans ses *Kleine Schriften*, les avanies qu'on avait fait souffrir à sa mère dans une ville d'eaux, le coup mortel que le bruit qui se fit contre son livre porta à la santé de celle qui lui avait donné le jour, l'exaspération de son père contre lui. Sa mauvaise humeur, longtemps contenue, a éclaté depuis, quand de nouveaux désappointements ont eu achevé d'aigrir son caractère, et alors il lui a été impossible de se modérer et de parler de sang-froid du christianisme. En 1839, le parti radical de Zurich, malgré le cri de réprobation soulevé par son projet, le nomma professeur de

dogmatique et d'histoire ecclésiastique à l'Université de cette ville. L'indignation fut si vive qu'il ne put prendre possession de sa chaire. Une pétition, revêtue de près de quarante mille signatures, força les radicaux à revenir sur leurs pas; ils dédommagèrent Strauss par une pension de mille francs, mais ils ne purent se sauver eux-mêmes; leur pouvoir fut renversé. Quant au professeur éconduit, la blessure faite à son amour-propre lui fut sensible et il voulut se venger de ces chrétiens qui l'avaient repoussé: il retrancha de sa dernière édition de la *Vie de Jésus*, tous les adoucissements qu'il avait introduits dans l'édition précédente; il supprima même le dernier chapitre sur le caractère historique de Jésus. Voilà ce que sont les convictions de ces hommes qui font tant parade d'impartialité et de critique!

Depuis lors Strauss s'est montré l'ennemi passionné du christianisme et les déboires qu'il a éprouvés dans le monde n'ont fait qu'augmenter, à mesure qu'il en était victime, sa répulsion haineuse contre la religion. En 1840, il publia sa *Dogmatique chrétienne*¹. On l'a caractérisée d'un mot, en disant qu'elle ressemblait à une dogmatique comme un cimetière à une ville. L'auteur, sans en convenir, y détruit en effet le dogme chrétien. Son but est celui qu'il avoua plus tard, en 1860, dans son Introduction aux *Entretiens de Hutten*: garder la morale, mais rejeter le dogme². Strauss y fait leur procès aux théologiens dédaigneux, qui n'estiment pas à leur valeur les attaques des critiques contre la

¹ *Die christliche Glaubenslehre in ihrer geschichtlichen Entwicklung und im Kampfe mit der modernen Wissenschaft*, 2 in-8°, Tubingue, 1840-1841. Cf. A. Réville, *La dogmatique de Strauss au chapitre de la vie future*, dans la *Nouvelle revue de théologie*, 1860, n° série, t. v, p. 23-59.

² Pourquoi, dit-il dans cette Introduction, ne pas rejeter ouvertement le dogme, tout en gardant notre admiration pour la morale chrétienne? « Pourquoi ne pas dire franchement les choses? Pourquoi ne pas se con-

théologie, et qui se mettent peu en peine des brèches que le rationalisme a déjà faites aux murs croulants de l'orthodoxie. Ils ont beau ne pas le voir, Dieu et Jésus-Christ sont morts, ils ont été remplacés par le genre humain, ou, en d'autres termes, le panthéisme a supplanté le christianisme. Le Christ de l'Église est un Christ impossible; le vrai Christ, celui qui se dégage de l'enveloppe mythique, dans laquelle les premiers siècles ont caché leur idéal, c'est, en complétant leur pensée par l'idée moderne, c'est l'humanité. L'humanité est en effet la réunion des deux natures; le Dieu incarné; l'enfant de la mère visible, la nature, et du père invisible, l'esprit; elle fait des miracles par le progrès des sciences qui rendent les éléments ses esclaves et ses serviteurs; elle est sans péché, car son évolution est pure et immaculée; elle meurt et elle ressuscite, parce que

Primo avulso, non deficit alter;

elle monte au ciel, en planant au-dessus de l'existence individuelle, nationale et planétaire. C'est là l'immortalité, il n'y en a point d'autre. « La vraie critique du dogme, c'est son histoire ». La valeur des dogmes se mesure à leur conformité plus ou moins grande avec les derniers résultats de la science. Les principaux dogmes chrétiens : la croyance à un Dieu personnel, à la création *ex nihilo*, à l'immortalité personnelle de l'âme, n'est pas d'accord avec la science : cette croyance est donc fausse. Il n'y a de vrai

fesser réciproquement qu'on ne peut plus reconnaître dans les récits bibliques qu'un mélange de vérité et de fiction, et dans les dogmes ecclésiastiques que de significatifs symboles; — que, néanmoins, on conserve une vénération inaltérable à l'idée morale du christianisme? » *Le protestantisme au XIX^e siècle et ce qu'en aurait dit Ulrich de Hutten*, dans les *Essais d'histoire religieuse*, trad. Ritter, p. 156.

¹ Strauss, *Glaubenslehre*, t. 1, c. x, p. 71.

que l'idée qui lui sert de fondement, la fusion de l'élément humain et de l'élément divin en un tout unique.

L'abîme où mènent logiquement les négations antichrétiennes, apparaît déjà clairement dans ce livre. Il s'est montré large et béant, dans le dernier ouvrage de l'auteur : *L'ancienne et la nouvelle foi*, publié en 1872.

Dans l'intervalle de trente années qui sépare les deux livres où il s'occupe directement de la religion, Strauss avait essayé de la vie politique. En 1848, il avait échoué aux élections pour le parlement de Francfort, mais il avait été élu membre de la seconde chambre wurtembergeoise. Au grand étonnement de tout le monde, il y siégea parmi les conservateurs. Ses électeurs se plainquirent, et il fut forcé de donner sa démission. L'Allemagne n'avait pas été moins surprise, six ans auparavant, de voir ce théologien qui affectait tant de gravité, unir son sort à celui d'une actrice, Agnese Schebert¹. Jusqu'en 1864, il ne publia guère que des études biographiques et littéraires, confinant à la théologie et à l'histoire. En 1864, réveillé par le fracas de la *Vie de Jésus* de M. Renan (parue en 1863), Strauss publia à son tour la *Vie de Jésus à l'usage du peuple allemand*. Nous n'avons pas à nous arrêter longuement sur cette seconde *Vie*.

L'erreur est condamnée à de perpétuelles contradictions. Jamais cette vérité n'a été plus sensible que dans les écrits

¹ Ce mariage est tourné en ridicule dans un roman anonyme, dirigé contre l'école de Tubingue et attribué à un panthéiste converti, *Eritis sicut Deus*. Il fit grand bruit en Allemagne. Saint-René Taillandier l'a analysé et étudié dans la *Revue des deux mondes*, juin 1855. Voir Saint-René Taillandier, *Histoire et philosophie religieuse*, Paris, 1859, VI^e fragment, p. 298. Strauss s'était marié en août 1842. « Son mariage ne fut pas heureux, dit son historien et son admirateur, M. E. Zeller. Au bout de cinq ans, sans divorce légal, la séparation eut lieu d'un commun accord. » *D. Fr. Strauss in seinem Leben und seinen Schriften geschildert*, p. 66. Agnese Schebert est morte à Stuttgart le 22 décembre 1870.

des rationalistes allemands. Emportés çà et là, comme un navire désemparé, par tous les vents des passions et des incertitudes humaines, non seulement ils se contredisent les uns les autres, comme nous l'avons vu dans l'exposition des opinions de l'école de Tubingue, mais ils se contredisent aussi eux-mêmes. La *Nouvelle vie de Jésus* est un exemple frappant de ces variations de la libre-pensée. Sur beaucoup de points, elle est le contre-pied de la première. L'auteur a cessé d'être hégélien : à peine lui reste-t-il, de son ancien culte pour la philosophie de l'idée, quelques expressions et quelques tours de phrase. Le ton violent de la préface montre combien il est profondément aigri. Au lieu de s'élever, il a baissé. La forme est souvent injurieuse. Ce n'est plus le froid anatomiste de 1835 qui dissèque pièce à pièce, sans passion apparente, le texte évangélique ; c'est le sectaire qui élève la voix et s'emporte. On voit poindre le *kulturkampf* dans ses pages haineuses : l'Église est mauvaise, il faut l'abolir ; toutes les religions établies combattent la religion nouvelle de la civilisation, il faut les détruire pour qu'elles lui fassent place. Le clergé est comparé aux mulots, il est représenté comme le vil esclave de ses intérêts, comme l'ennemi de la vérité ; il combat derrière des murailles de papier qui ne méritent pas un siège. Les théologiens modernes sont traités de lâches et de fous. Christian Baur lui-même ne trouve pas grâce à ses yeux : Strauss lui reproche de se servir de l'intérêt historique comme d'une défense contre le fanatisme, comme de cette fiction légale qui sauve la couronne en sacrifiant le ministère¹.

Les idées se sont encore plus modifiées que la forme. L'auteur de la *Nouvelle vie* conserve le mot de mythe, mais

¹ *Leben Jesu für das deutsche Volk bearbeitet*, Leipzig, 1864, p. 162, XIX, XIV et 978.

il en change entièrement le sens. Le mythe cesse d'être une création inconsciente, il devient une invention plus ou moins réfléchie et voulue. La résurrection de Jésus est le produit de visions subjectives. Jésus lui-même est une sorte d'étudiant allemand, un éclectique, qui recueille en lui, de sources diverses, les matériaux que doit élaborer sa conscience. Dans sa première *Vie*, Strauss, comme le lui avait reproché Baur, avait critiqué l'histoire évangélique sans examiner la valeur critique des Évangiles. Maintenant il emprunte à l'école de Tubingue ses idées sur l'origine des écrits canoniques et il arrive à faire presque évanouir la personnalité de Jésus. Il résume quelques faits de la vie de Jésus, mais il y a, d'après lui, peu de grands hommes dont nous connaissions si peu de chose, et le peu que nous en savons suffit pour le dépouiller de son auréole et lui enlever sa prééminence. S'il paraît grand, c'est parce que nous ne le voyons qu'à travers des nuages. Le Christ qu'on admire, ce n'est pas le Christ réel, c'est le Christ idéal, c'est-à-dire l'humanité. Il faut donc séparer le Christ idéal du Christ historique, pour que la religion du Christ-Humanité devienne la religion du genre humain. Toutes ces idées sont résumées dans sa conclusion qui est, à peu près, comme on a pu déjà le remarquer, celle de sa *Dogmatique* :

« Distinguer, dit-il, le Christ historique du Christ idéal, c'est-à-dire de l'idée absolue de l'homme qui est innée à la raison humaine, et transporter du premier au second la foi qui sauve, tel sera le résultat nécessaire du mouvement de l'esprit moderne, tel est le progrès où tendent toutes les nobles aspirations de notre époque, et par lequel la religion du Christ doit s'épanouir en religion de l'humanité... Parmi les promoteurs de l'idéal humain, Jésus se place au premier rang... La communauté religieuse qui est sortie de lui a procuré à cet idéal la plus vaste extension dans l'humanité. Sans doute elle a procédé de tout autre chose que de la

valeur morale de son fondateur et l'image qu'elle a commencé à en donner n'était rien moins que pure... Mais les traits de tolérance, de douceur et d'amour des hommes, que Jésus y a rendus prédominants, n'en sont pas moins demeurés acquis à la nature humaine, et c'est par eux qu'a pu germer et se développer tout ce qu'aujourd'hui nous appelons humanité. Cependant, quelque haut rang que Jésus tienne parmi ceux qui ont montré à l'humanité l'image la plus pure et la plus nette de ce qu'elle doit être, il n'a été en cela ni le premier ni le dernier révélateur. Dans Israël et en Grèce, sur le Gange et sur l'Oxus, il a eu des prédécesseurs, et, de même, il n'est pas demeuré sans successeurs... La critique a la foi de ne commettre aucune profanation, d'accomplir au contraire, une œuvre utile et nécessaire, en écartant, comme une illusion d'abord bien intentionnée et peut-être même bienfaisante, mais nuisible à la longue et aujourd'hui tout à fait pernicieuse, tout ce qui fait de Jésus un être surhumain; en rétablissant, autant qu'il est encore possible, la figure du Jésus historique dans ses traits simplement humains, et en invitant l'humanité à demander son salut au Christ idéal, à ce type de perfection morale dont le Jésus historique a, le premier, mis en lumière plusieurs traits principaux, mais dont la virtualité est le titre natif et général de l'espèce humaine, et dont la réalisation progressive et l'achèvement final ne peuvent être que la mission et l'œuvre de l'humanité tout entière¹. »

¹ *Nouvelle vie de Jésus*, trad. Nefftzer et Dollfus, t. II, p. 420-424. La *Nouvelle vie de Jésus* eut assez peu de succès, comme la *Dogmatique*. — Strauss a aussi exposé son opinion que le Christ de la foi n'est pas le Jésus de l'histoire dans son *Christus des Glaubens und der Jesus der Geschichte*, 1865. C'est une réponse à *Das Leben Jesu, Vorlesungen* von Fr. Schleiermacher, herausgegeben von Rutenik, publié, plus de trente ans après la mort de l'auteur, à peu près en même temps que la *Nouvelle vie de Jésus*.

Ces idées sont développées avec plus de crudité encore et sans l'appareil technique de ses premiers écrits dans *L'ancienne et la nouvelle foi*, que Strauss donne comme ses confessions. La phase théologique et hégélienne de la vie de Strauss avait fini en 1841. La dernière phase est celle de l'athéisme et du matérialisme.

On lui a dit souvent qu'il n'a fait que détruire; il veut maintenant bâtir et révéler sa pensée tout entière. Il a près de soixante-cinq ans, il est presque aveugle, il a beaucoup vécu et il s'est de plus en plus détaché de toute formule religieuse. Depuis plusieurs années, il a répudié le nom de chrétien, il se déclare lui-même païen¹. On dirait que Dieu ne l'a laissé vivre assez longtemps pour écrire ces tristes révélations de l'état de son âme, qu'afin de dessiller les yeux des plus prévenus et de manifester à tous les abîmes où jette la négation du christianisme et de la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Sommes-nous encore chrétiens? se demande Strauss, qui s'imagine n'être que l'écho d'une multitude d'incroyants. — Non, répond-il. Le rationalisme ou l'interprétation naturelle de Paulus a sapé la révélation; la théologie critique l'a fait crouler et tomber en ruines. La personne du Christ n'est plus qu'un problème, et l'on ne peut avoir foi à un problème. La science, en arrachant à Jésus le manteau divin dont l'avaient revêtu la crédulité et la superstition a anéanti le christianisme.

Sommes-nous encore religieux? continue l'auteur. Non, nous ne le sommes plus. Une folle terreur avait inventé les dieux du polythéisme; la haute idée qu'elle avait d'elle-même avait fait imaginer à une horde errante le monothéisme. L'astronomie a chassé Dieu du ciel, son palais; la réflexion l'a privé de sa cour, des anges et des saints. Kant

¹ Voir K. Schlottmann, *David Strauss als Romantiker des Heidenthums*, 1878; *Theologische Literaturzeitung*, 1879, col. 34.

avait déjà observé avec raison, que, dans la prière, jusqu'à l'attitude de celui qui prie est choquante. Pourquoi prier ? il n'y a point de Dieu distinct de nous. Rien n'existe que l'univers, et, dans l'univers, rien n'existe que la matière. L'âme est matérielle ou bien elle n'est pas, car il n'y a d'incorporel que ce qui n'est pas. L'immortalité de l'âme, la rémunération future, ce ne sont là que des chimères d'un égoïsme raffiné. Le monde « n'a pas un local pour remiser toutes ces âmes d'hommes défunts. » Le sentiment religieux a existé dans l'enfance de l'humanité, mais il a diminué avec les progrès de la civilisation, comme le territoire des Peaux-Rouges se rétrécit d'année en année devant l'invasion des hommes blancs. La raison a aujourd'hui achevé son œuvre contre la religion : celle-ci est vaincue, elle n'est plus, il ne doit plus y avoir de culte.

Comment faut-il donc concevoir le monde, et comment faut-il régler sa vie, puisque l'explication du monde par la création, et le gouvernement de l'homme par la loi divine n'ont aucun fondement ?

Le monde, c'est l'ensemble des sphères célestes, dans leurs divers degrés de développement. Les unes grandissent, les autres vieillissent, mais dans ce *circulus* merveilleux, la somme de la vie est toujours égale : tout change, mais rien ne se perd ; tout se renouvelle, mais rien ne meurt.

La mort, dont toutes les religions ont voulu faire pour l'homme un épouvantail, la mort n'existe pas. Quand un être disparaît, c'est pour renaître sous une autre forme.

Strauss exalte avec enthousiasme Darwin. Il s'est converti aux spéculations physico-métaphysiques, comme dans sa *Dogmatique* il s'était converti aux idées de Feuerbach. Darwin et Haeckel sont maintenant ses hommes ¹. Il avoue

¹ Sur les doctrines de Darwin et de Haeckel, voir *Les Livres Saints et la critique rationaliste*, 4^e édit., t. III, p. 266-436.

que la critique n'avait pu réussir à détruire le miracle, parce qu'elle n'était pas parvenue à le rendre superflu, mais Darwin a délivré à jamais le monde de la foi au miracle ; il a expliqué sans Dieu l'origine et l'évolution de l'univers. Voilà donc à quoi aboutit cette fière science : au plus abject matérialisme. La substance de l'univers est partout une et identique. Qu'on l'appelle idéalisme ou matérialisme, qu'importe ? Sa conception à lui est le *monisme* ; l'idéalisme et le matérialisme sont au fond identiques, ce qu'il faut repousser bien loin, c'est le *bisubstantialisme* ou spiritualisme vulgaire.

Quelle morale peut-on établir sur ce fonds de fatalisme ? Le voici : la mission de l'homme, c'est de réaliser l'idéal de l'humanité, c'est-à-dire de dominer la nature et de régner sur elle. Toute la morale pratique est contenue dans ces mots : Ne faire de tort à personne, aider son prochain, n'oublier jamais qu'on est homme. Et quelle est la sanction de cette morale ? Strauss ne le dit pas, il ne peut point le dire, parce qu'elle ne saurait exister dans son système. Il se contente d'avertir celui qui ne pourrait pas se passer de la foi à l'immortalité qu'il n'est point mûr pour sa théorie. « On attendra peut-être de moi de longs développements sur la compensation qu'offre notre conception du monde en échange de la foi à l'immortalité... Quiconque n'est pas encore satisfait de personnifier en lui-même les éternelles idées de l'univers, de la marche révolutionnaire et de la destination de l'humanité ; quiconque ne sait pas procurer aux morts chéris et vénérés, dans son propre intérieur, la plus belle des perpétuités ;... quiconque ne peut accepter, et même avec reconnaissance, de se séparer de la vie ; eh bien ! celui-là nous devons le renvoyer à Moïse et aux prophètes ¹. »

¹ *L'ancienne et la nouvelle foi*, trad. Narval, p. 347-348.

Plaise à Dieu, pour le bien des hommes, que ce conseil dédaigneux de Strauss soit le seul entendu. Lui-même, aux derniers jours de sa vie, a senti le besoin de lire les pages du *Phédon*¹, tant l'âme humaine a soif d'immortalité, tant la mort est triste pour qui n'a pas d'espérance ! Mais nous, ce n'est pas à Platon que nous irons demander les consolations de la dernière heure et des mauvais jours ; non, nous irons encore à Moïse et aux prophètes, nous irons aussi à l'Évangile, à notre Père du ciel, à Jésus-Christ, notre Sauveur, à celui qui nous a dit d'aimer Dieu par-dessus toutes choses et notre prochain comme nous-mêmes, à celui qui nous a dit : « Venez, possédez le royaume qui vous a été préparé². »

Quelle influence exerceront ces idées en Allemagne ? Dieu seul le sait, mais elles seront funestes à plus d'un. Une curiosité malsaine a fait à *L'ancienne et la nouvelle foi* un succès exceptionnel. En trois mois, ce livre a eu quatre éditions. C'est que, tout en attaquant la religion avec une sorte d'enthousiasme, Strauss y flatte avec un enthousiasme égal les passions du moment³. Son livre déborde de haine contre la France ; il est un panégyrique de l'unité allemande, de Moltke et de Bismark⁴. L'auteur applaudit des deux mains à la persécution contre les catholiques. Autant il a de sar-

¹ E. Zeller, *D. Fr. Strauss in seinem Leben und seinen Schriften geschildert*, 1874, p. 123.

² Matth., xxv, 34.

³ *L'ancienne et la nouvelle foi* fut publiée en 1872, au milieu de l'enivrement général produit en Allemagne par les victoires remportées sur la France et au commencement du *Kulturkampf*, c'est-à-dire de la lutte de M. de Bismark contre le catholicisme. — Les réflexions consignées ici ont été écrites au commencement de 1874.

⁴ *Der alte und der neue Glaube*, 1^{re} édit., p. 290. — Sur Strauss « se faisant peuple dans le mauvais sens du mot, » voir V. Cherbuliez, *Études de littérature et d'art. Un Allemand d'aujourd'hui* (Strauss), 1873, p. 166 et suiv.

casmes contre l'ultramontanisme, autant il a de caresses pour le césarisme. Il sent instinctivement qu'en détruisant le sentiment religieux, il lâche la bride aux instincts brutaux de l'homme et qu'alors il faut le sabre pour le contenir. Il fait l'apothéose de la guerre et du bourreau, et le pouvoir ne lui semble devoir être jamais trop fort pour dominer ces êtres dont il aura fait des animaux farouches. Si des doctrines aussi dégradantes triomphaient jamais, l'histoire aurait à enregistrer un servilisme et un avilissement que rien n'a égalé dans le passé, car dans le passé, il y a toujours eu une religion pour servir de contre-poids à la malice humaine¹.

Au moment où parut *L'ancienne et la nouvelle foi*, M. Gladstone, alors premier ministre d'Angleterre, en jugea les doctrines si pernicieuses pour l'Église et pour l'État qu'il crut devoir prémunir son pays contre ces sophismes, dans un discours public, adressé à la jeunesse de la Grande-Bretagne². Espérons que l'exagération même du mal lui servira de contre-poison³.

Le docteur Strauss est mort le 8 février 1874, à Ludwigsburg, où il était né. Ses obsèques furent célébrées sans service religieux. Son cercueil fut couvert de branches de laurier et, d'après sa volonté, on chanta le chœur d'Isis, de

¹ Sur *Der alte und der neue Glaube*, voir Lichtenberger, *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, t. III, p. 39 et suiv.

² Gladstone, *Address delivered at the Liverpool College*, December 21, 1872, in-8°, Londres, 1873.

³ Les doctrines exposées par Strauss dans ce livre ont produit un sentiment de dégoût, même chez plusieurs de ses plus zélés partisans, comme Lang et bien d'autres. Leurs témoignages sont cités par Rauwenhoff et Nippold, *D. Fr. Strauss' Alter und neuer Glaube und seine literarischen Ergebnisse*, in-8°, 1873, p. 10-11 et 161. M. Nippold, professeur à l'Université de Berne, a résumé dans la seconde partie de cet ouvrage tous les jugements portés sur l'œuvre de Strauss, jusqu'au mois d'août 1873, en Allemagne et hors de l'Allemagne.

la *Flûte enchantée* de Mozart, avec les paroles qu'il avait préparées lui-même¹.

M. Hettinger a caractérisé Strauss de la manière suivante : « C'est un esprit plus subtil que pénétrant, plus étendu que profond, plus érudit qu'original, doué de plus de mémoire que d'invention, plus destructeur que créateur. L'histoire pourra le ranger parmi les hommes hardis, elle ne pourra le proclamer ni un grand homme ni une nature élevée. Beaucoup l'ont applaudi, beaucoup l'ont admiré. L'ont-ils aussi aimé ? qui le dira ? Il a souvent parlé de la grandeur de l'Allemagne, mais le cœur du peuple allemand ne battait pas en lui².

¹ Strauss avait toujours eu le goût de la poésie et il a composé des vers à toutes les époques de sa vie. Mais une qualité essentielle du poète lui manquait, l'imagination. Il le reconnaissait d'ailleurs lui-même. « Il se compare, dit un de ses admirateurs, M. Th. Reinach, *Un théologien philosophe, Dr. Fr. Strauss*, dans la *Revue philosophique*, février 1878, p. 196, à l'oiseau dont il portait le nom (Strauss, l'autruche), dont les ailes ne lui permettent pas de voler, mais donnent quelque chose d'aérien à sa démarche. »

² Hettinger, *D. Fr. Strauss, ein Lebens- und Literaturbild*, Fribourg, 1873 ; *Literarische Rundschau*, 1876, p. 411.

IX.

ÉTAT DU RATIONALISME BIBLIQUE EN ALLEMAGNE •
APRÈS LA MORT DE STRAUSS.

Il nous reste à dire ce qu'est devenue en Allemagne la guerre contre les Livres Saints après la mort de Strauss. Son esprit vit toujours et vivra peut-être longtemps encore. Ses idées ont été exagérées par quelques-uns, adoucies et atténuées par le plus grand nombre des libres-penseurs. Personne n'a admis tel quel son système mythique. La plupart ont adopté une sorte d'opinion mixte et se sont conduits en éclectiques¹. On a adopté, en les combinant à doses diverses, les idées des partisans de l'explication naturelle des miracles, celles de Strauss, celles de l'école de Tubingue. C'est bien le cas, d'ailleurs, d'appliquer l'adage latin : *Quot capita, tot sensus*. N'ayant d'autre règle en dernière analyse, que les caprices de leur imagination, les critiques ne peuvent point s'entendre entre eux, ni avec eux-mêmes. Tels le baron de Bunsen, Hitzig, Schenkel, MM. Nöldeke, Wellhausen et une multitude d'autres. Ils sont d'accord pour admettre ce qu'ils appellent « les droits de la science » et pour ne voir dans les Livres Saints que des livres

¹ Quelques-uns n'hésitent pas, dans l'occasion, à renouveler même les calomnies de Reimarus. Ainsi F. Hitzig, que le docteur F. Delitzsch a appelé le Henri Heine de l'exégèse, prétend que le bois placé sur l'autel par le prophète Élie, I (III) Reg., xviii, 38, ne fut pas allumé miraculeusement comme le crut le peuple, mais parce que le prophète avait versé dessus, au lieu de l'eau dont parle le texte, de l'huile de pétrole. Il est vrai qu'il ajoute qu'il ne faut point pour cela accuser Élie de pieuse fourberie ! Hitzig, *Geschichte des Volkes Israels*, in-8°, Leipzig, 1869, p. 176.